L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN 16 NOVEMBRE.

CHRONIQUE THEATRALE.

Un mot sur la seconde représentation des Huguenots. – Début de la troupe dramatique. – Lucie de Lammermoor. – Guillaume Tell. – MM. Gadilhe, Gueymard, Devoyod.

Tous ceux qui comprennent l'importance d'un théâtre français à la Nouvelle-Orléans, se réjouiront de la semaine qui vient de s'écouler; elle a prouvé que les sujets de la nouvelle troupe possédaient des éléments incontestables de succès. Le maintien de l'opéra parmi nous est d'un intérêt si évident, si général, qu'il n'est personne, on peut en être sûr, qui ne soit décidé à y concourir, même au prix de sacrifices imposés à certaines branches du budget privé. Indépendamment des capitaux que cette institution met en mouvement, elle nous apporte la perspective d'un hiver agréable; et, par les temps qui courent, ce n'est pas un mince avantage que de pouvoir se distraire, le soir, des préoccupations soucieuses de la journée.

Avant d'entrer dans le compte-rendu de la semaine qui finissait hier, nous devons, pour rendre justice à chacun, faire un pas en arrière qui nous reporte à la seconde représentation des *Huguenots*. Comme on devait s'y attendre, elle a marché plus également et avec plus de fermeté que la première. M. Gueymard, toujours sûr de lui-même, calculant toujours ses effets avec une précision parfaite, a déployé une grande habileté d'un bout à l'autre de son rôle. La voix de M. Mayan a vibré avec plus de force. Celle de M. Feitlinger est volumineuse et sonore; quoiqu'elle tremblât un peu, son St-Bris est un des meilleurs que nous ayons eus à la Nouvelle-Orléans. La reine Marguerite n'avait plus peur; elle a chanté son air—*O beau pays de la Touraine!* avec la souplesse et la facilité qu'il demande.

Un dernier mot, pour féliciter Madame Madier de l'expression et du goût avec lesquels elle a su dire ces simples mots: *O ciel! jamais je n'oserai.* Elle nous a rappelé cette page historique où Madame Damoreau-Cinti assure qu'il lui est arrivé plus d'une fois de faire la conquête de son public avec un bout de phrase bien dite.

La troupe dramatique commençait ses débuts dimanche, dans *L'article 47* et *La Fille Terrible*. Nous n'avons assisté qu'à la première pièce, drame en cinq actes construit sur une donnée d'où l'auteur, ce nous semble, aurait pu tirer un meilleur parti. Son œuvre rappelle vaguement, et comme dans un clair obscur, la célèbre et lointaine *Lélia* de George Sand. Cependant les dernières scènes ne sont pas sans mérite. Madame Blainville y a déployé un talent remarquable, surtout quand Cora voit la solitude se faire autour d'elle, et que le remords lui amène, pour dernière et unique compagne, la folie.

Madame Jaume, dans le rôle de la mère de Georges Duhamel, le héros de la pièce, a su se recommander à l'attention du spectateur.

Madame Thiébaut est bien à son aise au-delà de la rampe; elle babille avec ses voisins et mange une pomme en pleine cour d'assises, sans se soucier des juges, de l'huissier et des terribles gendarmes; le tout avec un laisser-aller et un naturel qui promettent beaucoup.

M. Fournier est doué des qualités principales et des avantages physiques appropriés à son répertoire. Il s'est tiré aussi convenablement que possible de la position difficile et au fond peu honorable, faite à Georges Duhamel.

M. Dorval est un bon comique. S'il se tient en garde contre les piéges de l'exagération, il rappellera Chamonin; c'est dire beaucoup.

M. Marchand a bien rempli son rôle d'ancien séducteur repentant, et M. Pernot, dans la personne de Potain ami du Lovelace d'autrefois, a su prendre des airs bêtement drôles qui ont fait rire les plus tristes.

M. Gerber, jeune artiste né à la Nouvelle-Orléans, s'est signalé dans le *Piano de Berthe*. Il a de l'entrain, une diction nette; il chante bien le couplet.

Lucie de Lammermoor, donnée deux fois de suite, nous a fait connaître M. Gadilhe, le second fort ténor. La grande affaire pour un artiste qui débute, n'est pas tant de montrer son talent sous toutes ses faces, que d'en faire valoir celles qu'il juge les plus propres à lui assurer la prise de possession de son nouveau terrain.

M. Gadilhe est monté à l'assaut avec éclat, et c'est par la fougue, par l'énergie, par la chaleur de l'attaque qu'il a emporté la place d'emblée. On ne saurait trop le répéter, le but suprême dans les arts est de plaire. M. Gadilhe a plu; la foule l'a vu escalader les remparts avec une vraie *furia francese*, elle a battu des mains, elle lui a crié *bravo, bravissimo!* Voilà le fait.

Maintenant le ténor victorieux peut s'asseoir tranquillement dans la citadelle conquise, et écouter les spectateurs disserter sur les mérites de son triomphe.

Il suffit de voir et d'entendre M. Gadilhe, seulement quelques minutes, pour reconnaître en lui un fils du Midi. Ses traits rappellent la Provence, ou les environs du golfe de Gênes. Sa voix est ardente et limpide comme la lumière des pays auxquels nous venons de faire allusion; elle est forte, mordante, pénétrante, et le jeu mis à son service est d'une vivacité aussi expressive que passionnée.

Nous ne répondrions pas qu'il n'y a pas eu des personnes qui ont trouvé le style du second fort ténor trop bouillant, et qui pensent que parfois il prodigue ses richesses vocales avec trop de libéralité. Ce sont de bons défauts que ceux-là. Qui peut le plus, peut le moins; il vaut infiniment mieux pour un artiste d'avoir plus besoin du frein que de l'éperon. Quant à nous, notre impression est que s'il est resté quelque chose à désirer chez M. Gadilhe, c'est dans la partie tendre de son rôle. Il s'est fait admirer de ses auditeurs; quand il chantera encore *Lucie*, il faudra qu'il les fasse pleurer, oui, pleurer pour tout de bon, au grand morceau de la fin. Et il le fera certainement, maintenant qu'il est débarrassé des préoccupations du début.

La *Lucie* de Donizetti est le chef-d'œuvre de la douleur, c'est l'élégie musicale la plus désespérée qui ait jamais été écrite. Quand Edgar exhale son dernier chant parmi les tombeaux de ses aïeux, le spectateur désolé comme lui n'appartient plus à la terre; il doit sortir du théâtre comme l'amant de Lucie sort de ce monde, le cœur navré de tristesse et les yeux pleins de larmes.

Le rôle d'*Ashton* a fait grandir M. Lourde dans la faveur du public; cet artiste a pleinement justifié la bonne opinion qu'on avait conçue de lui à la représentation des *Huguenots*. Un peu plus de nerf, de feu, et tout ira bien pour lui.

M. De Quercy est très bien sous le joli costume d'*Arthur*. Le peu qu'il avait à dire, il l'a dit avec une correction irréprochable, et il a donné à son chant l'expression de doute douloureux indiquée par la situation. Nous en dirons autant de M. Dupin, chargé du personnage de Raymond; il s'est acquitté de sa tâche avec cette conscience et cette exactitude, que l'homme qui prend son art au sérieux apporte toujours même dans les missions de second ou de troisième ordre.

Mlle Lagye qui avait si bien revêtu le caractère sémillant et léger de la reine Marguerite dans les *Huguenots*, est devenue grave sous le costume écossais de *Lucie*; son chant doux et triste a toujours été en parfaite harmonie avec le caractère de l'héroïne et les péripéties du drame. A la seconde représentation elle paraissait fatiguée, même un peu souffrante.

Après *Lucie de Lammermoor*, après ce poignant poème des tristesses incurables, nous avons eu, jeudi, le chant de l'héroïsme, du sacrifice de l'amour aux mâles devoirs qu'impose la patrie, le *Guillaume Tell* de Rossini. Le public était très anxieux d'entendre M. Gueymard dans le rôle d'*Arnold*. Ce savant et habile artiste n'a pas trompé l'attente de ceux qui savent tout ce qu'un chanteur peut ressaisir de force et d'éclat dans un fonds qui fut riche comme le sien.

C'est surtout dans le trio du second acte que M. Gueymard a fait voir ce qu'il pouvait être. Sa voix s'est alors déployée largement, et elle est montée avec une vigueur soutenue dans les régions les plus ardues du registre supérieur. Des applaudissements répétés l'ont accompagné dans cette ascension directe et hardie.

M. Devoyod avait fait un excellent choix, en prenant *Guillaume Tell* pour son début; le rôle convenait autant à sa personne qu'à sa voix. Sa grave et noble figure représente dignement le libérateur de l'Helvétie. Sa taille est élancée et bien prise comme celle des montagnards. Il marche avec le calme que donne le sentiment de la force. Sa tenue est empreinte de ce respect de soi-même et de ses auditeurs, qui inspire tout de suite de la sympathie pour l'artiste appelé à comparaître devant des juges nouveaux. Puisque nous parlons de juges, hâtons-nous de proclamer que la cause de notre premier baryton est gagnée, et bien loyalement gagnée.

C'est par le cœur, que le Guillaume de jeudi soir s'est emparé de son public; c'est en pleurant comme un vrai père sur la tête menacée de son fils, qu'il a su faire éclater une tempête d'applaudissements. De semblables effets ne s'obtiennent qu'autant que la voix du chanteur possède une des qualités les plus précieuses, sinon la plus précieuse de toutes, le pathétique. M. Devoyod a paru mettre toute son âme dans ces paroles:

" Sois immobile, et vers la terre,
" Incline un genou suppliant.
" Invoque Dieu! c'est lui seul, mon enfant,
" Qui, dans le fils, peut épargner le père.
" ......Jemmy, songe à ta mère!
" Elle nous attend sous les deux."

La faculté d'aimer tendrement est la vertu des forts, et, quand on sait la traduire en musique comme a fait M. Devoyod, on est ce que nous appelons un chanteur éloquent; nous appliquerons cette épithète à son talent comme étant, dans notre opinion, la plus flatteuse qu'on puisse adresser à un artiste.

Mlle Lagye chargée du rôle de Mathilde, a chanté avec pureté la jolie romance—*Sombres forêts*—et l'a nuancée de la façon la plus délicate.

Nous aurions dû dire, en commençant notre compte-rendu de *Guillaume Tell* que l'*Ouverture* avait été écoutée dans un silence religieux. Son exécution eût été irréprochable, sans un petit crime de lèse-oreille commis dans le département des instruments de cuivre.

A. M.

FEUILLETON

LA DERNIERE PENSEE DE HOCHE

PAR CHARLES DESLYS.

XLI. — Suite.

Notre petite cavalerie les coupa comme une trombe.

— Rendez-vous! leur commanda le général en chef en se retournant vers eux.

Déjà plusieurs officiers s'avançaient, présentant la garde de leur épée.

Mais le colonel, remarquant le petit nombre des vainqueurs, fit tout à coup sonner la charge.

Cette trahison à l'allemande pouvait nous devenir fatale: ils étaient six contre un.

— Repassons-leur sur le corps! dit Humbert.

Et, pour la seconde fois, nos cavaliers s'ouvrirent une trouée sanglante à travers les deux escadrons.

Pourchassés à notre tour, nous allions être atteints, lorsque survinrent des grenadiers, accourant au pas de course.

Une vive fusillade rompit l'élan des mercenaires, qui s'abstinrent de demander leur reste et disparurent, comparables à des lièvres effarouchés.

Il n'y avait pas à renouveler cette téméraire poursuite. La fatigue de notre infanterie ne le permettait pas.

En rentrant à Castelbar, on trouva la ville occupée par l'adjudant-général Fontaine. La joie y tenait du délire.

— C'est presque aussi superlatif qu'après la prise de la Bastille! disait le sergent parisien.

Par contre, O'Nial et les autres émigrés étaient tristes. Leurs volontaires, dès le commencement de l'action, avaient lâché pied.

Sauf une compagnie, celle de Pat.

On le portait en triomphe.

Il s'était élancé le premier sur un canon en criant à ses camarades:

— Arrah! ne craignez plus rien, je lui ferme la bouche.

Tancrède, après avoir félicité son serviteur, lui dit:

— Ah çà! mais décidément tu es donc brave?

— Je ne savais pas, répliqua naïvement le Paddy.

Puis, se frappant le front:

— Hillou! c'est probablement l'effet de ma corde de pendu.

Jusqu'au milieu de la nuit, illuminations, acclamations, fraternisations, danses et chocs des verres, tout fut en fête.

Et le vicomte prit sa part d'allégresse. N'avait-il pas eu sa part de victoire?

— C'est étrange! disait-il en s'installant au logis réservé pour lui, jamais je ne me suis battu d'aussi bon cœur! Serait-ce parce que je me battais autrefois contre des Français, tandis que présentement.... Mais enfin, tout cela ne me regarde pas! Que diraient mes anciens amis de l'armée de Charrette et de Condé?

XLII.

UNE SEMAINE D'ENTR'ACTE.

Au nombre des plus célèbres paniques, il faut ranger celle des Anglais à Castelbar. C'est un de leurs historiens, J. Gordon, qui le reconnait lui-même. Non-seulement cette armée, cinq fois plus nombreuse que la nôtre, nous abandonna toute son artillerie, toutes ses munitions, quantité d'armes jetées ça et là, mais elle ne se crut en sûreté qu'après avoir mis une distance de quatre-vingt milles entre elle et ses vainqueurs. On ne sait où cette fuite se serait arrêtée, ajouta-t-il, sans la rencontre du vice-roi, qui arrivait à Athlone avec des forces plus que suffisantes pour réparer le désastre.

Jamais les Français n'auraient cru la chose possible, enivrés, éblouis qu'ils furent tout d'abord par l'éclat de leur triomphe.

Mais on se compta le lendemain. La victoire avait coûté cher: plus de deux cents morts et blessés.

L'armée du général Humbert se trouvait réduite à huit cents hommes.

—Et maintenant, demanda-t-il à son secrétaire intime, que feriez-vous à ma place?

—Le conseil va vous paraître insensé, répondit Tancrède, mais l'honneur étant satisfait, je me rembarquerais pour la France!

Humbert eut un superbe sourire.

—Impossible! déclara-t-il, et pour cette excellente raison que nos trois frégates ont déjà regagné le large. D'ailleurs, pourquoi désespérer de ce pays? J'attends des renforts.

Telle était aussi l'opinion d'Edward. Il était inadmissible que le Directoire ne soutînt pas efficacement cette poignée de héros. Quant aux volontaires indigènes, la défaillance de quelques paysans, armés de la veille, ne pouvait rien. Leurs officiers promettaient de les aguerrir promptement. Déjà la victoire en amenait d'autres. On avait des armes. L'insurrection se propagerait au loin. N'était-ce pas pour cette nation martyre une dernière chance de délivrance?

Enfin, et par-dessus toutes choses, Humbert s'autorisait du nom de Hoche. J'ai juré d'accomplir son dernier vœu, disait-il, et je n'y faillirai pas!

Le vicomte n'insista pas, craignant de décourager ses amis. S'il ne partageait pas leurs espérances, il s'y intéressait au point que parfois l'enthousiasme le gagnait aussi. Une juste cause, après tout, et digne du concours de tous les gens de cœur! Hoche croyait au succès. Assurément il l'eût réalisé sans la tempête de la baie de Bantry. Humbert connaissait son plan. A défaut de science militaire, il avait l'instinct, l'inspiration, la bravoure. Castelbar le prouvait de reste. Ah! s'il était arrivé deux mois plus tôt et dans le sud, quelle différence!

— Au moins, conseilla Gaillefontaine, ralliez immédiatement à votre drapeau l'homme en qui s'incarnent toutes les revendications des Irlandais, celui qu'ils appellent le Grand-Vengeur.

— Wild-Irish, n'est-ce pas? fit Edward.

— Oui, continua Tancrède, son nom, son influence, son génie nous seront d'un puissant secours.

Ce n'était pas la première fois que le général républicain entendait parler de l'indomptable outlaw. Un pareil allié ne lui pouvait être que très sympathique.

— Où le trouver? demanda-t-il.

— Lors de notre dernière rencontre, répondit le vicomte, il y a de cela cinq jours, Wild-Irish se dirigeait au nord-est, et, si j'ai bien interprété son regard, dans l'espoir d'y fomenter une nouvelle insurrection. Peut-être a-t-elle éclaté déjà.—Il faut qu'il apprenne sans retard votre débarquement, vos projets, les résultats de la première bataille.

— Mais s'il est à l'opposé de l'endroit où nous sommes? interrompit Humbert.

— Ecrivons! poursuivit Tancrède. Vous, moi, Fitz-Gerald... Ils sont frères par le sang comme par le patriotisme.

— Ces lettres, questionna lord Edward, qui les fera parvenir malgré la distance et probablement à travers les lignes ennemies?

— J'ai le messager qu'il faut, déclara Gaillefontaine.

— Qui?

— Eh! parbleu! mon brave Pat!

Le vicomte avait cependant un grief contre le Paddy. La veille, à la suite de son exploit, c'était à qui lui offrirait à boire, notamment ses nouveaux amis les Français. Des irrésistibles.

—Quand on a pris un canon, soutenait le sergent parisien on n'en saurait trop prendre!

Pat, en vertu de cette maxime était rentré complètement gris.

—Musha! disait-il, en cherchant à se dissimuler, que Votre Honneur ne me regarde point. C'est la faute des citoyens-soldats de la République française. Och! ils appellent ça les brindezingues! Un effet de la gloire, à ce qu'ils disent. Et puis, il y a le citoyen Bacchus, vous savez?.... Mais je le jure bien à Votre Honneur, avec l'aide de St-Patrick, il n'y paraîtra plus demain matin.

Effectivement, lorsque Pat se rendit à l'appel de son maître, un instant après l'entretien que nous venons de relater, il était plus alerte et plus dispos que jamais.

Tancrède lui ayant fait connaître le nouveau service qu'on attendait de son zèle:

—Ma Bouchal! s'écria-t-il, c'est comme si j'étais déjà revenu. Je le connais, je le trouverai.

—Mais nos lettres, où les cacheras-tu?

Après avoir un instant réfléchi, Pat demanda quelque argent en avance sur ses frais de voyage, et promit d'être de retour avant que l'horloge ait sonné midi.

Le neuvième coup tintait lorsqu'il reparût sous le travestissement d'un gentilâtre castelbarois, fuyant, disait-il, l'invasion française. Il n'avait aux pieds qu'une seule chaussure, l'autre se trouvait aux mains d'un grenadier qui l'escortait.

—Citoyen maître-cordonnier, dit ou plutôt mima le paddy, exhibez à ces gentlemen notre boîte à lettres.

Le soldat ayant retourné le soulier, écarta de l'ongle ses deux épaisses semelles et, dans l'interstice, les trois billets furent glissés.

—Arrah! ni vu ni connu! s'écria Pat, et maintenant adepte de la confrérie de St-Crépin, replantez-moi dans ce cuir vos gros clous!

Tandis que s'exécutait cet ordre, le messager reçut ses dernières instructions. Rien ne l'inquiétait, ni les obstacles, ni les périls.

—Brrou! j'ai ma corde de pendu!...... Quant à la vitesse, des jambes de cerf!...... On se fera poisson, s'il faut voyager par eau; on se ferait oiseau, s'il ne restait plus d'autres chemins que dans l'air!

—Soit! conclut son maître, mais de la tenue; songe que te voici notre ambassadeur!

Et Pat, en cette qualité, s'éloigna par la route du nord, où les communications restaient libres. Un courrier, le matin même, était arrivé, portant, entre autres dépêches, d'une lettre de Lucy pour le marquis de Grandlieu.

"Dis au vicomte, écrivait-elle à son frère, que j'espère en lui pour veiller sur toi!"

Tancrède ne faiblissait pas dans cette mission. S'il s'attachait à sauvegarder les Français, c'était surtout pour sauvegarder Edward.

Il attendait avec une égale impatience et le secours de Jack et des renforts arrivant de France.

D'après son avis, un poste occupait la crique de Westport, à sept milles de Castelbar, et les pêcheurs de la côte avaient été mis en réquisition pour croiser au large, avec la consigne de signaler, de piloter les escadres françaises aussitôt qu'elles apparaîtraient dans les eaux de l'Irlande.

Mais les jours s'écoulaient, et pas une voile encore à l'horizon.

En revanche les volontaires affluaient, s'enrégimentaient avec enthousiasme sous le drapeau national, ce même drapeau vert de Bayliana qui s'était multiplié, avec la harpe d'Irlande et le bonnet de la liberté pour emblèmes, avec la double devise: *Liberty or death! Erin go bragh!*

Ces cris d'allégresse et de guerre se mêlaient à notre *Marseillaise*, appropriée pour les Irlandais, qui la chantaient avec une exaltation tenant du fanatisme.—Leurs progrès comme soldats tenaient du miracle. Ils ne parlaient que de se réhabiliter à la première bataille. "J'aurai bientôt une véritable armée," disait Humbert.

(*A continuer.*)

Médicaments.

NEW-FOUNDLAND BITTER.

CE BITTER est très remarquable par couleur claire et limpide et par son goût très agréable et aromatique. Sa saveur est légèrement amère et son action sur l'économie est excitante et généreuse. Il est doué d'une énergie vitale qui marque son empreinte salutaire sur l'estomac, le sang et le système nerveux. Il réveille la tonicité de l'estomac, imprime plus de puissance au système nerveux et augmente la richesse du sang. Il combat efficacement un grand nombre de maladies, et les enfants, les dames et les anciens peuvent en prendre sans avoir d'autre inconvénient à redouter que celui de bien se porter.

C'est un Apéritif.

et son action sur l'estomac est vive, excitante et soutenue. Il anime cet organe si important et dont l'heureux fonctionnement est indispensable pour avoir une bonne santé. Il augmente l'appétit, fait cesser les douleurs qui accompagnent souvent le travail digestif, arrête par sa tonicité qu'il réveille dans l'estomac la formation des gaz qui se forment souvent pendant les digestions. Il extrait les phlegmes et les saburres qui empêchent une bonne alimentation et donnent un goût d'amertume très désagréable dans la bouche. Après son usage le teint dégonfle, la bile s'écoule plus facilement, et ceux qui sont fatigués par une constipation opiniâtre voient cette affection disparaître.

Tous les Médecins

et toutes les personnes qui ont fait usage de ce bitter en font le plus grand éloge et le proclament sans pareil pour guérir la dyspepsie, la gastralgie, les embarras d'estomac, les crampes souvent si douloureuses et si tenaces. Il est surtout très avantageux pour les dames d'une santé délicate, qui, sans être malades à se mettre au lit, éprouvent souvent des défaillances et des faiblesses et ont un estomac faible et qui digère mal. Les enfants débiles et les convalescents devront en prendre plusieurs fois par jour, et les parents seront frappés de la rapidité avec laquelle, sous l'influence du NEWFOUNDLAND BITTER la force remplacera la faiblesse et les couleurs vives et les pâles couleurs.

Détruire les Maladies

enracinées de l'estomac, les arrêter à leur début et surtout les prévenir est une propriété incontestable que toutes les personnes honnêtes et dignes de foi reconnaissent au NEWFOUNDLAND BITTER.

Pour la Poitrine

et pour les nombreuses affections des poumons, il agit sûrement par son action excitante et calmante en même temps. Il imprime plus de force à la respiration, calme la toux, fait cracher plus facilement dans les rhumes qui datent de longtemps, et fait disparaître les points douloureux qui occupent dans les maladies le devant de la poitrine.

Le Sang

est le suc nourricier, la chair coulante qui, comme dans toute l'économie fécondent les organes, comme les fleuves fécondent les verdoyantes campagnes, comme le Nil féconde l'Egypte. C'est lui qui répare les pertes subies par les maladies, les excès et le travail. Avec un mauvais sang—faiblesse; avec un sang riche—force. Plus le sang contient de globules plus il est riche. Mais ces globules et toutes les autres parties [illegible] sang se forment au dépend des aliments. De même que le fermier qui veut ensemencer son champ cherche et trouve dans son grenier les graines qu'il lui faut pour les confier à la terre qui les lui rendra au centuple, de même le sang puise dans les aliments sa richesse et sa force. Mais pour que les aliments [illegible] du sang riche, il faut qu'ils soient [illegible] digérés, bien élaborés. Elaborer et digérer [illegible], tel est le rôle de l'estomac. Si la sueur n'a pas bien cultivé son champ, l'ivraie poussera. De même si l'estomac est malade il digérera mal ou pas du tout. La charrue met le champ dans de bonnes conditions pour faire une bonne récolte. Le NEWFOUNDLAND BITTER remet l'estomac dans les meilleures conditions indispensables pour avoir de l'appétit et bien digérer. Le laboureur récolte du blé, du maïs, du coton ou du sucre; celui qui, grâce au NEWFOUNDLAND BITTER a un bon estomac, récolte santé, la force, le sang vif, les mouvements libres.

Quelle est la récolte qui vaut le mieux?

Quand les digestions sont rapides et bien faites le sang devient plus riche.

Aussi les Femmes Nerveuses

anémiques ou chlorotiques, les jeunes filles pâles et ayant des palpitations de cœur, celles surtout qui ne sont pas encore femmes, et qui tous les mois éprouvent de fortes coliques et de vives douleurs dans les reins, doivent prendre quatre fois par jour du NEWFOUNDLAND BITTER. La rapidité avec laquelle agit le NEWFOUNDLAND pour activer le retard de certaines jeunes filles est vraiment remarquable, et beaucoup de personnes malades tous les mois doivent à ce bitter de ne plus rien éprouver. Cette action stimulante nous a été confirmée par trop de personnes dignes de foi pour que nous ne prenions pas la liberté de l'annoncer aux dames et aux jeunes filles, certains que nous sommes de leur rendre le plus grand service.

Les Habitants des Campagnes

minés par la fièvre, ayant la rate grosse, le sang pauvre, devront, s'ils ont la fièvre depuis longtemps, et s'ils n'ont pas pu la couper par la quinine, essayer le NEWFOUNDLAND BITTER. Nous connaissons des hommes très respectables qui nous ont dit ne s'être guéris qu'avec le NEWFOUNDLAND BITTER de fièvres très tenaces. Cela ne nous étonne pas, car le bitter contient des substances anti fébriles, et il en augmente la dose en est sûr de couper les fièvres et de se guérir radicalement.

Les habitants des campagnes qui sont privés de viande et de légumes frais, ceux qui boivent une eau croupissante et odorante, ceux qui se nourrissent de viande salée ou de riz, tous ces gens-là devront prendre tous les jours du NEWFOUNDLAND BITTER, qui soutiendra leur force et leur énergie et combattra l'action mauvaise de leur nourriture et du milieu dans lequel ils se trouvent.

Les personnes qui ont l'habitude de boire dans les bar et celles aussi qui par leur genre d'affaires sont obligées de boire plus souvent qu'il ne faudrait pour leur santé, feront bien d'adopter comme liqueur de prédilection le NEWFOUNDLAND BITTER.

Jamais ce puissant tonique n'altérera ni ne brûlera leur estomac, et après son usage ils n'éprouveront ni envie de vomir le matin, ni langue sèche, ni haleine puante ils n'auront ni perte d'appétit, aucun de ces symptômes enfin qui deviennent quelquefois si graves et qui atteindront tôt ou tard ceux qui boivent une trop grande quantité des liqueurs fortes.

Bouteur l'appétit, fortifier l'estomac, enrichir le sang, voilà la devise du NEWFOUNDLAND BITTER.

21 sept—6m

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.

SEULE LIGNE DIRECTE POUR LA FRANCE.

Les Vapeurs de la Malle de la Compagnie Générale Transatlantique entre New York et le Havre, touchant à Brest.

[illegible]

SAINT-LAURENT, capt. Rousseau, [illegible]
VILLE-DU-HAVRE, [illegible]
PERREIRE, capt. Danré, [illegible] novembre.

PRIX DU PASSAGE EN OR (y compris le vin) POUR BREST OU LE HAVRE: [illegible]

[illegible]

Compagnie de Ligne de Steamers d'Etat.

Steamers de premier ordre, à hélice, construits sur la Clyde, faisant le service régulier entre la Nouvelle-Orléans et Liverpool, et entre Glasgow et New York, savoir:

LOUISIANA, MINNESOTA, ALABAMA, PENNSYLVANIA, VIRGINIA, GEORGIA. [illegible]

Les steamers de cette ligne partent de la Nouvelle-Orléans pour Liverpool, directement, toutes les trois semaines.

[illegible]

A. K. MILLER & CO., Au No 28 de la rue Carondelet, Agents.

BREME.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLEANS, avec escale au Hâvre, à Southampton et la Havane.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD représentent leur service régulier comme suit:

	De Brême.	De la Nlle-Orléans.
Strassburg	10 sept.	12 octobre.
Hannover	24	26
Frankfurt	8 octobre	9 novembre
Koeln	[illegible]	[illegible]
Strassburg	12	21
Hannover	2 déc.	3 janv—1874
Frankfurt	16	17
Koeln	13 janv-74	13 fév.

Les jours de départ (suivants) seront annoncés plus tard.

[illegible]

PRIX DU PASSAGE [illegible]

ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents, Au No [illegible] de la rue de l'Union.

HAMBOURG.

Compagnie de Vapeurs Hambourgeois-Américains.

[illegible] "Vandalia." "Saxonia." "Germania." [illegible]

PRIX DU PASSAGE PAYABLE EN OR. [illegible]

C. B. RICHARD & BOAS, Agents-Généraux de Passage, 61, Broadway, New York.

F. BROMBERG, Mobile, Agents pour le Passage.

Pour New York, directement.

Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants: NEW ORLEANS, GEO. CROMWELL, GEO. WASHINGTON, CORTES, ST-LOUIS.

Le steamer GEORGE WASHINGTON, Quick, commandant, Partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse SAMEDI 22 novembre, à 8 h. A. M.

Passage......$50.

[illegible]

Pour fret ou passage, s'adresser à ALFRED MOULTON, Rue Carondelet, No 41.

VINGT-UNIEME ETAT ANNUEL — DE LA — Compagnie Home d'Assurance Mutuelle DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

CONFORMÉMENT aux réquisitions de sa charte, la Compagnie publie l'état suivant pour l'année expirée le 31 décembre 1872: [illegible]

ALF. MOULTON, Président.
A. W. HUNTER, Secrétaire.

ETAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle-Orléans. [illegible]

ANDREW HERO, Jr., Notaire Public.

[illegible]

DIRECTEURS: [illegible]

Guérison du Rhumatisme.

[illegible]

JEAN VIDAL, No 211, Vieille Levée.

IMPORTATION DIRECTE.——Grand assortiment de Cigares, Cigarettes et Tabacs, à vendre à bon marché, chez

ED. L. ZELL, à l'angle des rues Canal et Carondelet, Nlle-Orléans.

[illegible]

VAPEURS.

Le Lac.

ARRANGEMENT D'HIVER.

Steamer de la Malle des Etats-Unis entre Mandeville et la Nlle-Orléans. Pour Mandeville, Louisbourg, Madisonville et Covington.

[illegible] CREOLE [illegible]

C. H. SORIA, Agent.

Vicksburg.

[illegible] NATCHEZ [illegible]

JNO. TARDY [illegible] G. D. HITE [illegible]

[illegible]

Paquebot Régulier du Red River Landing. [illegible]

J. R. CARLIN, agent.

Pour la Cote, Baton Rouge et Grosse Tete Landing. [illegible]

Compagnie de paquebots de la Nlle-Orléans et de Grand Ecore. [illegible]

M. W. JOYCE, [illegible] J. R. CARLIN, [illegible] BRITTON & EPPLER, [illegible] LORD & McPEAKE, [illegible]

Nlle-Orléans, la Côte et Plaquemine. [illegible] ST. JOHN [illegible]

Paquebots au-dessus de la ville.—Ligne A de Jamel. Pour Wall's Landing.—Le bateau à vapeur du chemin de fer de Bâton-Rouge, Grosse-Tête et de la Côte.

[illegible]

SINNOTT & ADAMS.

BAYOU LAFOURCHE. [illegible]

J. J. COMMEAUX, [illegible]

Paquebot Régulier de la Côte et du Bayou Lafourche. [illegible]

[illegible]

COMPAGNIE D'ASSURANCES — DU — COMMERCE

(Commercial Insurance Company) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

SEPTIÈME ETAT ANNUEL.

Conformément aux réquisitions de sa charte, la Compagnie publie l'état suivant: [illegible]

J. H. OGLESBY, Président.
WALTER HUNTINGTON, Secrétaire.

[illegible]

EDGAR GRIMA, Notaire Public.

[illegible]

CHEMINS DE FER.

NEW ORLEANS, MOBILE AND TEXAS RAILROAD.

[illegible]

NEW ORLEANS, MOBILE AND TEXAS RAILROAD.

[illegible]

Grand Chemin de Fer de Jackson.

[illegible]

A. D. SHELDON, Agent.

Great Jackson Route.

[illegible]

A. D. SHELDON, Agent.

Chemin de Fer Pontchartrain.

[illegible]

GRAND CHEMIN DE FER DE LA Louisiane et du Texas, de Morgan

[illegible]

GEO. PANDELY, [illegible]

Compagnie d'Assurance Mutuelle — DES — Marchands de la Nlle-Orléans,

No. 104, RUE DU CANAL.

DIX-NEUVIÈME ETAT ANNUEL.

[illegible]

PAUL FOURCHY, Président.
G. W. HOTT, Secrétaire.

[illegible]

P. CHS. CUVELLIER, Notaire Public.

[illegible]

GEO. MERZ, BRASSERIE DU VIEUX CANAL,

[illegible]

CHARTE.

Etats-Unis d'Amérique,

ETAT DE LA LOUISIANE, — VILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS, PAROISSE D'ORLEANS.

[illegible]

ARTICLE PREMIER. [illegible] "THE NEW ORLEANS BUTCHERS' HIDE AND TALLOW COMPANY" [illegible]

ARTICLE II. — ARTICLE III. — ARTICLE IV. — ARTICLE V. — ARTICLE VI. — ARTICLE VII. — ARTICLE VIII. — ARTICLE IX. — ARTICLE X. — ARTICLE XI. — ARTICLE XII. — ARTICLE XIII. — ARTICLE XIV. — ARTICLE XV. [illegible]

CHAS. M. EMMERSON, [illegible]

G. BARCANTEL, [illegible]

La Compagnie d'Assurance TEUTONIA,

Au No 111 de la rue Gravier.

[illegible]

A. EIMER BADER, Président.

[illegible]

GEO. MERZ, OLD BASIN BREWERY,

[illegible]

ASSURANCES.

VINGT-QUATRIÈME ETAT ANNUEL — DE LA —

Compagnie d'Assurance Mutuelle du Crescent.

24 Mai 1873.

[illegible]

THOS. A. ADAMS, Président.

[illegible]

W. L. EVANS, [illegible]

[illegible]

Compagnie d'Assurance Mutuelle — DE LA — Nouvelle-Orléans.

[illegible]

J. TUYES, Président.

[illegible]

P. CHS. CUVELLIER, Notaire Public.

[illegible]

Compagnie d'Assurance de l'Union DE LA NLLE-ORLEANS.

SEIZIÈME ETAT ANNUEL.

[illegible]

A. CHIAPELLA, Président.
J. M. CRAWFORD, Secrétaire.

[illegible]

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances Mutuelle de la Louisiane.

DIX-NEUVIÈME ETAT ANNUEL.

[illegible]

CHARLES BRIGGS, Président.

J. P. ROUX, Secrétaire.

[illegible]

P. CHS. CUVELLIER, Notaire Public.

[illegible]

BUREAUX DE LA Compagnie "Sun" d'Assurance Mutuelle de la Nlle-Orléans,

[illegible]

JAS. I. DAY, Président.
THOS. ANDERSON, Secrétaire.

ETAT DE LA LOUISIANE. [illegible]

ANDREW HERO, Jr., Notaire Public.

[illegible]

E. DESCHAMPS,

[illegible]

Direct Importer of French Wines and Brandies

[illegible]

Fruits in Brandy, Fruits in their Juice.

AGENTS DE L'ABEILLE

[illegible]

Prix de l'abonnement.

1 an	$14
6 mois	7
3 mois	3 50
1 mois	1 25
Prix du numéro	5 cents

AVIS.

L'Abeille ne se vend que 5 cents le numéro dans nos bureaux et au dehors.

ABONNEMENTS A LA SEMAINE.

On peut s'abonner à la semaine avec les porteurs de l'Abeille.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Nous publions tous les samedis une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles publiées pendant la semaine. Prix $3 par an, et 10 cts le numéro.